

de sorte que si on vient à nous l'arracher, aussitôt le cœur en gémit; il est tout déchiré, tout ensanglanté par la violence qu'il souffre. La troisième espèce d'affliction, qui est si ordinaire dans la vie humaine, ne nous ôte pas entièrement le bien qui nous plaît; mais elle nous traverse de tant de côtés, elle nous presse tellement d'ailleurs, qu'elle ne nous permet pas d'en jouir. Vous avez acquis de grands biens, il semble que vous deviez être heureux, mais vos continuelles infirmités vous empêchent de goûter le fruit de votre bonne fortune: est-il rien de plus importun? C'est avoir le verre en main et ne pouvoir boire, bien que vous soyez tourmenté d'une soif ardente, et cela nous cause un chagrin extrême.

Voilà les trois genres d'afflictions qui produisent toutes nos plaintes: n'avoir pas ce que nous aimons, le perdre après l'avoir possédé, le posséder sans en goûter la douceur, à cause des empêchements que les autres maux y apportent. Si donc je vous fais voir, chrétiens, que ces trois choses nous sont salutaires, n'aurai-je pas prouvé manifestement que c'est un effet merveilleux de la bonté paternelle de Dieu sur les justes, de vouloir qu'ils soient attristés dans la vie présente, comme Jésus leur prédit dans notre évangile? C'est ce que j'entreprends de montrer avec le secours de la grâce.

Et premièrement il nous est utile de n'avoir pas ce que nous aimons; et c'est en quoi le monde s'abuse, qui voyant un homme qui a ce qu'il veut s'écrie avec un grand applaudissement: Qu'il est heureux! qu'il est fortuné! Il a ce qu'il veut; est-il pas heureux? Il est vrai, le monde le dit; mais l'Évangile de Jésus-Christ s'y oppose: et la raison, c'est que nous sommes malades. Je vous nie, délicats du siècle, que la misère consiste à n'avoir pas ce que vous aimez; c'est plutôt à n'aimer pas ce qu'il faut: et de même la félicité n'est pas tant à posséder ce que vous aimez, qu'à aimer ce qui le doit être.

Pour entendre solidement cette vérité, remarquez que la félicité est la santé de l'âme. Nulle créature n'est heureuse si elle n'est saine; et c'est la même chose à l'égard de l'âme, qu'elle soit heureuse et qu'elle soit saine: à cause qu'elle est saine quand elle est dans une bonne constitution, et cela même la rend heureuse. Comparez maintenant ces deux choses: n'avoir pas ce que nous aimons, et aimer ce qui ne doit pas être aimé; et considérez lequel des deux rend l'homme plus véritablement misérable. Direz-vous que c'est n'avoir pas ce que vous aimez; mais quand vous n'avez pas ce que vous aimez, c'est un empêchement qui vient du dehors. Au contraire, quand

vous aimez ce qu'il ne faut pas, c'est un dérèglement au dedans. Le premier, c'est une mauvaise fortune; il se peut faire que l'intérieur n'en soit point troublé: le second est une maladie qui l'altère et qui le corrompt. Et puisqu'il n'y a point de bonheur sans la santé et le bon état du dedans; il s'ensuit que celui-là est plus malheureux qui aime sans une juste raison, que celui qui aime sans un bon succès: parce qu'il est plus dérégulé, et par conséquent plus malade. Dans les autres maux, Délivrez-moi; mais où il y a du désordre et ensuite du péché: Ah! guérissez-moi, s'écrie-t-il; c'est qu'il y a du dérèglement, et conséquemment de la maladie. D'où il résulte très-évidemment que le bonheur ne consiste pas à obtenir ce que l'on désire.

Cela est bon quand on est en bonne santé. On accorde à un homme sain de manger à son appétit; mais il y a des appétits de malade, qu'il est nécessaire de tenir en bride: et ce serait une opinion bien brutale d'établir la félicité à contenter les désirs irréguliers qui sont causés par la maladie. Or, fidèles, toute notre nature est remplie de ces appétits de malade, qui naissent de la faiblesse de notre raison et de la mortalité qui nous environne. N'est-ce pas un appétit de malade que cet amour désordonné des richesses, qui nous fait mépriser les biens éternels? n'est-ce pas un appétit de malade que de courir après les plaisirs, et de négliger en nous la partie céleste pour satisfaire la partie mortelle? Et parce qu'il naît en nous une infinité de ces appétits de malade, de là vient que nous lisons dans les saintes lettres: que Dieu se venge souvent de ses ennemis en satisfaisant leurs désirs. Étrange manière de se venger, mais qui de toutes est la plus terrible.

C'est ainsi qu'il traita les Israélites qui murmuraient au désert contre sa bonté. « Qui est-ce, » disait ce peuple brutal, qui nous donnera de la chair? nous ne pouvons plus souffrir cette manne. » Dieu les exauça en sa fureur; et leur donnant les viandes qu'ils demandaient, sa colère en même temps s'éleva contre eux. C'est ainsi que, pour punir les plus grands pécheurs, nous apprenons du divin apôtre<sup>2</sup>: qu'il les livre à leurs propres désirs; comme s'il disait: Il les livre entre les mains des bourreaux, ou de leurs plus cruels ennemis. Que s'il est ainsi, chrétiens, comme l'expérience nous l'apprend assez, que nous nourrissons en nous-mêmes tant de désirs qui nous sont nuisibles et pernicieux: donc c'est un effet de miséricorde, de nous contrarier souvent dans nos appétits; d'appauvrir nos convoi-

<sup>1</sup> Num. xi, 4, 6. Ps. LXXVII, 21, 27, 31.

<sup>2</sup> Rom. I, 24.

tises, qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent; et le vrai remède de nos maladies c'est de contenir nos affections dérégulées, par une discipline forte et vigoureuse, et non pas de les contenter par une molle condescendance. *Vos autem contristabimini*, « pour vous, vous serez dans la tristesse » en n'ayant pas ce que vous aimez; c'est la première peine qui vous est utile.

Mais, fidèle, il ne t'est pas moins salutaire qu'on t'enlève quelquefois ce que tu possèdes. Connaissons-le par expérience. Quand nous possédons les biens temporels, il se fait certains nœuds secrets qui engagent le cœur insensiblement dans l'amour des choses présentes; et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Le désir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation et du mouvement; mais la possession assurée c'est un repos, c'est comme un sommeil: on s'y endort, on ne le sent pas. C'est ce que dit l'apôtre saint Paul, que ceux qui amassent de grandes richesses « tombent dans les lacets, » *incidunt in laqueum*<sup>1</sup>. C'est que la possession des richesses a des filets invisibles où le cœur se prend insensiblement. Peu à peu il se détache du Créateur par l'amour désordonné de la créature, et à peine s'aperçoit-il de cet attachement vicieux. Mais qu'on lui dise que cette maison est brûlée, que cette somme est perdue sans ressource par la banqueroute de ce marchand; aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir « combien ces richesses étaient fortement attachées aux fibres de l'âme, » et combien il s'écartait de la droite voie par cet « attachement excessif: » *Quantum hæc amando peccaverint, perdendo senserunt*, dit saint Augustin<sup>2</sup>. Il verra combien ces richesses pouvaient être plus utilement employées; et qu'enfin il n'a rien sauvé, de tous ses grands biens, que ce qu'il a mis en sûreté dans le ciel, l'y faisant passer par les mains des pauvres: il ouvrira les yeux aux biens éternels qu'il commençait déjà d'oublier. Ainsi ce petit mal guérira les grands, et sa blessure sera son salut.

Mais si Dieu laisse à ses serviteurs quelque possession des biens de la terre, ce qu'il peut faire de meilleur pour eux, c'est de leur en donner du dégoût, de répandre mille amertumes secrètes sur tous les plaisirs qui les environnent, de ne leur permettre jamais de s'y reposer, de secouer et d'abattre cette fleur du monde qui leur rit trop agréablement; de leur faire naître des difficultés, de peur que cet exil ne leur plaise et qu'ils ne le prennent pour la patrie; de piquer leur cœur jusqu'au vif, pour leur faire sentir la

misère de ce pèlerinage laborieux, et exciter leurs affections endormies à la jouissance des biens véritables. C'est ainsi qu'il vous faut traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite: cette convoitise, qui vous rend malades, demande nécessairement cette médecine. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger; il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens où il est dangereux de se plaire trop. Si ces remèdes vous semblent durs, « ils excusent, dit Tertullien, le mal qu'ils vous font, » par l'utilité qu'ils vous apportent, « *emolumento curationis offensam sui excusant* ».

Mais admirez la bonté de notre Sauveur, qui, de peur que vous soyez accablés, vous donne de quoi vous mettre au-dessus de tous les malheurs de la vie. Et quel est ce secours qu'il vous donne? c'est une espérance assurée que la joie de l'immortalité bienheureuse suivra de près vos afflictions. Or il n'est rien de plus solide que cette espérance, appuyée sur la parole qui porte le monde, et si évidemment attestée par toute la suite de notre évangile. Attestée, premièrement, par la joie du siècle: car si Dieu donne de la joie à ses ennemis, songez ce qu'il prépare à ses serviteurs; si tel est le contentement des captifs, quelle sera la félicité des enfants? Attestée, en second lieu, par la tristesse des justes: car si tel est le plaisir de Dieu, que durant tout le cours de la vie présente la vertu soit toujours aux mains avec tant de maux qui l'attaquent; si d'ailleurs, selon la règle immuable de la véritable sagesse, la guerre se fait pour avoir la paix; donc cette vertu, qu'on met à l'épreuve, enfin un jour se verra paisible, et ce Dieu qui l'a fait combattre lui donnera un jour la paix assurée. Et si nous apprenons de saint Paul<sup>3</sup>, que « la souffrance produit l'épreuve; » si lorsque le capitaine éprouve un soldat, c'est qu'il lui destine quelque bel emploi: console-toi, ô juste souffrant! puisque Dieu t'éprouve par la patience, c'est une marque qu'il veut t'élever; et tu dois mesurer ta grandeur future par la difficulté de l'épreuve. Et c'est pourquoi l'apôtre ayant dit que la souffrance produit l'épreuve, il ajoute aussitôt après que « l'épreuve produit l'espérance ».

Mais quelle parole pourrait exprimer quelle est la force de cette espérance? C'est elle qui nous fait trouver un port assuré parmi toutes les tempêtes de cette vie. C'est pourquoi l'apôtre l'appelle notre ancre<sup>4</sup>: et de même que l'ancre

<sup>1</sup> De Pœnit. n° 10.

<sup>2</sup> Rom. v, 2.

<sup>3</sup> Ibid. 4.

<sup>4</sup> Hebr. vi, 19.

<sup>1</sup> I. Tim. vi, 9.

<sup>2</sup> De Civ. Dei, lib. I, cap. x, t. VII, col. II.



empêche que le navire ne soit emporté, et quoi qu'il soit au milieu des ondes, elle l'établit sur la terre, lui faisant en quelque sorte rencontrer un port entre les vagues dont il est battu : ainsi quoique nous flottions encore ici-bas, l'espérance, qui est l'ancre de notre âme, nous donnera de la consistance, si nous la savons jeter dans le ciel.

Donc, ô justes, consolez-vous dans toutes les disgrâces qui vous arrivent; et quand la terre tremblerait jusqu'aux fondements, quand le ciel se mêlerait avec les enfers, quand toute la nature serait renversée, que votre espérance demeure ferme : le ciel et la terre passeront, mais la parole de celui qui a dit que notre tristesse sera changée en joie sera éternellement immuable; et quelque fléau qui tombe sur vous, ne croyez jamais que Dieu vous oublie. « Le Seigneur sait ceux qui sont à lui; » et « son œil veille toujours sur les justes ». Quoiqu'ils soient mêlés avec les impies, désolés par les mêmes guerres, emportés par les mêmes pestes, battus enfin des mêmes tempêtes, Dieu sait bien démêler les siens de cette confusion générale. Le même feu fait reluire l'or et fumer la paille; « le même mouvement, dit saint Augustin<sup>3</sup>, fait exhiler la puanteur de la boue et la bonne senteur des parfums; » et le vin n'est pas confondu avec le mare, quoiqu'ils portent tous deux le poids du même pressoir : ainsi les mêmes afflictions qui consomment les méchants, purifient les justes. Que si quelquefois les pécheurs prospèrent, s'ils tâchent quelquefois de faire rougir l'espérance de l'homme de bien par l'ostentation d'un éclat présent, disons-leur avec le grand saint Augustin<sup>4</sup> : « O herbe rampante, oserais-tu te comparer à l'arbre fruitier pendant la rigueur de l'hiver, sous le prétexte qu'il perd sa verdure durant cette froide saison, et que tu conserves la tienne? Viendra l'ardeur du grand jugement qui te desséchera jusqu'à la racine, et fera germer les fruits immortels des arbres que la patience aura cultivés. »

Méditons, méditons, fidèles, cette grande et terrible vicissitude : le monde se réjouira, et vous serez tristes; mais votre tristesse tournera en joie, et la joie du monde sera changée en un grincement de dents éternel. Ah! si ce changement est inévitable, loin de nous l'amour des plaisirs du monde. Quand les enfants du siècle nous inviteront à leurs délices, à leurs débauches, à leurs autres joies dissolues, craignons de

<sup>1</sup> II. Tim. II, 19.

<sup>2</sup> Ps. XXXIII, 16.

<sup>3</sup> De Civit. Dei, lib. I, cap. VIII, t. VIII, col. 8.

<sup>4</sup> In Ps. XLVIII, Serm. II, n° 3, 4, t. IV, col. 436, 437.

nous joindre à leur compagnie : l'heure de notre réjouissance n'est pas arrivée. « Pourquoi m'invitent-ils, dit Tertullien<sup>1</sup>? je ne veux point de part à leurs joies, parce qu'ils seront exclus de la mienne. » Il y a une vicissitude de biens et de maux; on y va par tour : il y a une loi établie, que nous expérimenterons tour à tour les biens et les maux. J'appréhende de me réjouir avec eux, de peur de pleurer un jour avec eux. C'est être trop délicat, de vouloir trouver du plaisir partout : il sied mal à un chrétien de se réjouir, pendant qu'il n'est pas avec Jésus-Christ. Si j'ai quelque affection pour ce divin maître, il faut que je le suive en tous lieux; et avant que de me joindre à lui dans l'éternité de sa gloire, il faut que je l'accompagne du moins un moment dans la dureté de sa croix. Ce sont, fidèles, les sentiments avec lesquels vous devez gagner ce jubilé que je vous annonce. C'est ainsi que vous pourrez obtenir cette paix si ardemment désirée, et qui en est le véritable sujet : car il n'est point d'oraison plus forte que celle qui part d'une chair mortifiée par la pénitence, et d'une âme dégoûtée des plaisirs du siècle.

#### ABRÉGÉ D'UN AUTRE SERMON

POUR

#### LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Combien les plaisirs des sens sont dangereux, trompeurs, contraires à notre état; et combien nous devons les mépriser et les fuir. Quels sont ceux que nous devons rechercher.

Mundus autem gaudebit; vos autem contristabimini.

Le monde se réjouira; et vous serez dans la tristesse. Joan. XVI, 20.

Tous ceux qui vivent chrétiennement souffriront persécution. L'Église naissante : ne vous persuadez pas [qu'elle fût] seulement persécutée par les tyrans; chacun était soi-même son persécuteur. On affichait à tous les poteaux et dans toutes les places publiques des sentences épouvantables contre ses enfants; eux-mêmes se condamnaient. On leur ôtait la vie; eux, les plaisirs : leurs biens; eux, tout usage immodéré. Exil de leur patrie; tout le monde leur était un exil : ils s'ordonnaient à eux-mêmes de ne s'arrêter nulle part et de n'avoir nulle consistance en aucun pays, etc. Cette persécution aliénait autant les esprits que l'autre; encore plus, dit Tertullien : *Plures invenias, quos magis periculum*

<sup>1</sup> De Spect. n° 28.

<sup>2</sup> Ibid. n° 2.

*voluptatis quam vitæ, avocet ab hac secta*<sup>1</sup>. On craignait les rigueurs des empereurs contre l'Église, mais on craignait bien plus la sévérité de sa discipline contre elle-même; et ils se fussent plus facilement exposés à perdre la vie, qu'à se voir arracher les plaisirs sans lesquels la vie semble être à charge.

Cette persécution dure encore. Les chrétiens se doivent déclarer la guerre et à toutes les joies sensuelles : parce qu'elles sont ruineuses à l'innocence, et le chrétien ne doit rien aimer que de saint; parce qu'elles sont vaines et imaginaires, et le chrétien ne doit rien aimer que de véritable; parce que ce n'en est pas le temps, et que le chrétien doit s'accommoder aux ordres de la divine Providence.

#### PREMIER POINT.

Quand on parle contre les plaisirs, les libertins s'élèvent; et peu s'en faut qu'ils n'appellent Dieu cruel : car, disent-ils, qu'y a-t-il de si criminel dans les plaisirs? C'est pourquoi, pour leur fermer la bouche, le discours grave et sérieux que fait Cicéron. Je l'ai pris dans saint Augustin : il cesse d'être profane après avoir passé par ce sacré canal.

« Les voluptés corporelles peuvent-elles sembler désirables, elles que Platon a nommées l'appât et l'hameçon de tous les maux? En effet « quelles maladies et de l'esprit et du corps, quel épuisement et des forces et de la beauté de l'un « et de l'autre; quelle honte, quelle infamie, quel opprobre n'est pas causé par les voluptés des « quelles plus le transport est violent, plus il est « ennemi de toute sagesse : *cujus motus ut quisque est maximus, ita est inimicissimus philosophiæ* »<sup>2</sup>! Car qui ne sait que les grandes « émotions des sens ne laissent aucun lieu à la réflexion ni à aucune pensée sérieuse? Et qui se « rait l'homme assez brutal qui voulût passer toute « sa vie parmi ces emportements de ses sens « émus, parmi cet enivrement des plaisirs? Mais « qui serait l'homme de sens rassis qui ne désirerait pas plutôt que la nature ne nous eût donné « aucun de ces plaisirs corporels, qui dégradent « l'âme de sa dignité et de sa grandeur naturelle? »

« Voilà, dit saint Augustin, ce qu'a dit celui « qui n'a rien su de la première institution ni de « la dépravation de notre nature, ni de la félicité « du paradis, ni des joies éternelles qui nous sont « promises; qui n'a point appris que la chair « convoite contre l'esprit. Rougissons, conclut « saint Augustin, en entendant les discours des

« impies, si conformes à la vérité, nous qui avons « appris, dans la véritable et sainte philosophie « de la vraie piété, que la chair convoite contre « l'esprit, et l'esprit contre la chair : » *Erubescamus interim veris disputationibus impiorum, qui didicimus in vera veræ pietatis sanctaque philosophia, et contra spiritum carnem, et contra carnem concupiscere spiritum*<sup>3</sup>. « Je vous « conjure, mes frères, que la philosophie chrétienne, qui est la seule véritable philosophie, « ne soit ni moins grave, ni moins honnête, ni « moins chaste, ni moins sérieuse, ni moins tempérée que la philosophie des païens : » *Obsecro te : non sit honestior philosophia gentium, quam nostra christiana que una est vera philosophia; quando quidem studium vel amor sapientiæ significatur hoc nomine.*

L'amour des plaisirs affaiblit le cœur et énerve le principe de droiture qui est en nous, pour résister à tous les crimes. Les joies des sens amollissent l'âme, la rendent légère, ôtent la réflexion, le poids de l'esprit et du jugement, dissipent au dehors et ne laissent ni force ni courage pour Dieu, pour qui nous les devons uniquement réserver : *Fortitudinem meam ad te custodiam*<sup>4</sup>. [De là] une espèce d'ivresse qui offusque les lumières de l'esprit et fait naître une ardeur violente qui pousse à tout crime. Cette ivresse ne se passe pas; parce qu'elle ne prend pas le cerveau par des fumées grossières, mais le cœur par une attache très-intime et très-délicate. Le cœur ne résiste plus à rien, et il suffit de ne pas user avec une sage modération de ce qui peut être permis, pour réduire l'homme insensiblement dans cet état funeste : *Id quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat*<sup>5</sup>.

[Combien faut-il donc] éviter les douceurs qui nous séduisent, les violences qui nous entraînent! Celles-là à craindre par la durée, celles-ci par la promptitude de leurs mouvements : celles-là nous flattent, celles-ci nous poussent par force. On n'attend pas que l'enfant se soit blessé pour lui ôter une épée. Otez le regard avant que le cœur soit percé : ôtez la fréquentation si familière avant qu'elle devienne un engagement; et la douceur de la grâce, qui vous sera inspirée vous fera trouver plus de plaisirs dans ce qui vous est commandé, que vous n'en auriez dans les objets qui mettraient obstacle à votre obéissance : *Ut inspirata gratiæ suavitate per Spiritum sanctum, faciat plus delectare quod præcipit, quam delectat quod impedit*<sup>6</sup>. [Que la] difficulté de re-

<sup>1</sup> Lib. IV, cont. Jul. n° 72, t. X, col. 619.

<sup>2</sup> Ps. LVIII, 10.

<sup>3</sup> S. Paulin. ad Sever. Epist. XXX, n° 3.

<sup>4</sup> S. Aug. de Spirit. et Litter. n° 51, t. X, col. 114.

<sup>1</sup> De Spect. n° 2.

<sup>2</sup> Cicer. in Hortens.



venir [ sur ses pas, quand une fois on s'est laissé prendre aux attraits de la volupté, vous retienne; et pensez que si vous vous livrez à ses impressions, ] elle vous conduira où vous ne voudriez pas aller : *Quoniam volens quo nollem pervenire*<sup>1</sup>.

[ Mais, dira le voluptueux, ] qu'on ne m'en vie pas mes plaisirs qui ne font tort à personne, ni mes divertissements qui ne me font faire aucune injustice. « Vous ne savez, dit saint Augustin<sup>2</sup>, où vous pousseront ces flatteurs. Voyez, poursuit ce grand homme, les buissons hérissés d'épines qui font horreur à la vue : la racine n'en est pas piquante; mais c'est elle qui pousse ces pointes perçantes qui déchirent et ensanglantent les mains. » Ainsi l'attache aux plaisirs semble d'abord être douce, mais elle s'effarouche et devient cruelle quand elle trouve de la résistance; mais elle se porte aisément à se remplir par des pilleries, lorsqu'elle s'est épuisée par ses excessives dépenses.

Quand j'entends parler les voluptueux dans le livre de la Sapience, je ne vois rien de plus agréable ni de plus riant. Ils ne parlent que de festins, que de danses, que de fleurs, que de passe-temps. *Coronemus nos rosis antequam marcescant : nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra*<sup>3</sup> : « Couronnons, disent-ils, nos têtes de fleurs avant qu'elles soient flétries : qu'il n'y ait point de pré où notre intempérance ne se signale. » Ils invitent tout le monde à leur bonne chère, et ils veulent leur faire part de leurs plaisirs. *Nemo nostrum exors sit luxurie nostræ : ubique relinquamus signa lætitiæ*<sup>4</sup>. Que leurs paroles soient douces ! que leur humeur est enjouée ! que leur compagnie est désirable ! Mais si vous laissez pousser cette malheureuse racine, les épines sortiront bientôt : car écoutez la suite de leurs discours, et vous les verrez résolus à opprimer le juste qui les contredit, à réparer par des pilleries ce qu'ils ont dissipé par leurs débauches.

« Opprimons, ajoutent-ils, le juste et le pauvre; ne pardonnons point à la veuve ni à l'orphelin : » *Opprimamus pauperem justum*<sup>5</sup>. Quel est ce soudain changement ? et qui aurait jamais attendu d'une douceur si plaisante une cruauté si impitoyable ?

C'est en effet, chrétiens, que l'âme s'étant une fois éloignée de Dieu, fait de terribles progrès dans ce malheureux voyage. Le principe de toute droi-

<sup>1</sup> S. Aug. Confess. lib. VIII, cap. V, t. I, col. 149.

<sup>2</sup> In Ps. LIII, n° 3, t. IV, col. 488. In Ps. CXXXIX, n° 4, col. 1553.

<sup>3</sup> Sap. II, 8.

<sup>4</sup> Ibid. 9.

<sup>5</sup> Ibid. 10.

ture, c'est-à-dire la crainte de Dieu, étant affaibli, elle n'a plus de force ni de résistance : elle s'abandonne peu à peu, et tombe d'excès en excès et de désordre en désordre. « De même qu'un espion, dit saint Grégoire de Nysse<sup>1</sup>, s'il est rejeté d'abord, s'en retourne honteux et confus; mais s'il est reçu dans la place, il gagne peu à peu les uns par les autres avec un air innocent, et enfin le parti des traîtres devient le plus fort : ainsi un vicieux amour des plaisirs ayant une fois entré dans le cœur par une secrète intelligence, il sollicite l'un après l'autre tout ce qu'il y a en nous de mauvais désirs : il se fait, dit ce saint évêque, une grande défection; tout se range de ce côté. La raison considérée qui s'était trop facilement confiée aux sens, est trahie par ces infidèles : » tout est perdu, tout [est renversé].

C'est donc avec raison que l'Église nous détache des plaisirs du monde, même des licites. Le carême [a été institué] pour cet exercice : nous nous en servons pour une occasion de scandale. Mais quand les joies sensuelles ne seraient pas dangereuses, c'est assez qu'elles soient vaines [pour nous porter à les rejeter.]

#### DEUXIÈME POINT.

Je vous ai fait parler un philosophe comme un auteur non suspect, pour vous faire voir les périls où la volupté mettait la vertu : je vous produirai maintenant un roi. Si un philosophe, qui a passé sa vie dans un coin de son cabinet [était le seul qui s'élevât contre les plaisirs], on dirait qu'il parlerait en spéculatif; mais un roi à qui la fortune n'avait rien refusé, et qui ne s'était rien refusé lui-même; [qui avait] promené ses sens par toute sorte d'expérience, [est bien propre à vous convaincre de la vanité de tous les plaisirs des sens.] Salomon [vous l'atteste hautement]. Deux obstacles [nous empêchent d'en jouir] : ou on ne peut pas par impuissance; il nous décrit son abondance : ou on ne veut pas par retenue; il nous fait entendre qu'il avait abandonné ses sens : *Quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis, nec prohibui cor meum*<sup>2</sup> : « Je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont désiré, et j'ai permis à mon cœur de jouir de tous les plaisirs. » Ne se contenter pas de quelques plaisirs, vouloir que tous ses sens et tous ses désirs soient satisfaits par quelque chose d'exquis; [c'est ce que Salomon avait fait.] Après cela que dit-il ? Il s'éveille, il se reconnaît, et « il a trouvé, dit-il, que tout cela était vanité et affliction d'es-

<sup>1</sup> In Ecclesiast. Hom. VIII, t. I, p. 460, 461.

<sup>2</sup> Eccl. II, 10.

« prit<sup>1</sup> : » pesez ces deux mots. Vanité, parce qu'il n'y a point de corps : tout le prix vient de la faiblesse de la raison; et c'est alors qu'il dit : *Risum reputavi errorem; et gaudio dixi : Quid frustra deciperis?*<sup>2</sup> « J'ai dit au ris : Tu n'es que folie; et à la joie : Pourquoi veux-tu me séduire ? » Preuve que tous ces grands divertissements touchent plus les enfants que tous les autres. Être paré, courir deçà et delà, se déguiser, se masquer, [sont des jeux d'enfants :] nous nous rions de leurs badineries; et les nôtres sont d'autant plus ridicules que nous y mêlons plus de sérieux, car il n'y a rien de plus ridicule que le sérieux dans les niaiseries. L'amour de tous ces divertissements, c'est donc un reste d'enfance.

Bien plus, c'est une folie : qui rit avec plus d'emportement que les insensés ? *Fatuus in risu exallat vocem suam : vir autem sapiens vix tacite ridebit*<sup>3</sup> : « L'insensé élève sa voix en riant; mais l'homme sage rira à peine tout bas : » avec crainte, parce qu'il craint toujours de se tromper; parce qu'un certain sérieux intime désavoue toutes ces fausses joies et a honte de s'y laisser emporter; parce qu'il ne sait s'il y a plus de sujet ou de tristesse ou de joie. Dégoût, appétit, encore dégoût, puis renouvellement d'ardeur; c'est ce qui arrive dans tous les plaisirs. C'est donc une disposition déraisonnable à cause du changement; et par conséquent vanité, faiblesse de raison. Le carnaval achevé, que vous reste-t-il ? Le corps fatigué et l'esprit vide. O l'homme n'est que vanité, et aussi ne poursuit-il que des choses vaines : *Verumtamen in imagine pertransit homo; sed et frustra conturbatur*<sup>4</sup> : il n'est rien et il ne recherche que des riens pompeux. Tout est vanité, ajoutons, et affliction d'esprit.

Nulle voie si aplanie, où il ne se trouve des embarras. Nulle passion si douce, qui ne fasse naître mille passions accablantes. L'espérance balancée par la crainte : l'amour... il ne convient pas à la gravité de cette chaire de parler de ses douleurs; mais nous pouvons bien parler de l'enfer de la jalousie. Nul ne fait moins ce qu'il veut que celui qui veut tout faire ce qu'il veut; parce que dans l'exécution de ses volontés, impuissant de soi-même, il dépend d'autrui. Les hommes sont contredisants, les humeurs, contraires : on se choque, on se traverse mutuellement; il est malaisé de faire concourir avec nos desseins [ceux des autres] : donc affliction d'esprit. Qui-conque ne résiste pas à ses volontés est injuste au prochain, incommode au monde, outrageux à

<sup>1</sup> Eccl. II, 11.

<sup>2</sup> Ibid. 2.

<sup>3</sup> Ibid. XXI, 23.

<sup>4</sup> Ps. XXXVIII, 8.

Dieu, pénible à soi-même. Voulez-vous faire ce que vous voulez, n'entreprenez pas de faire ce que vous voulez. Retranchez les volontés superflues qui vous rendent dépendants des autres : plus aisé de modérer ses volontés que de les satisfaire; vous y trouverez les vrais plaisirs.

Ne soupirez donc plus après les plaisirs de ce corps mortel : ne buvez plus cette eau trouble; laquelle vous voyez [sortir] d'une source si corrompue. Ce qui peut nous déplaire un seul moment, jamais digne de notre amour. Et ne nous persuadons pas que nous vivions sans plaisirs, pour les vouloir transporter du corps à l'esprit; de la partie terrestre et mortelle, à la partie divine et incorruptible. C'est là au contraire, dit Tertullien, qu'il se forme une volupté toute céleste du mépris des voluptés sensuelles : « car quel plus grand plaisir que le mépris des plaisirs mêmes, » qui sans pouvoir nous contenter, ne nous laissent jamais de repos ? *Quæ major voluptas, quam fastidium ipsius voluptatis ?*

Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime : plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît non du trouble de l'âme, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la rectitude immuable de sa conscience : plaisir par conséquent véritable; qui n'agit pas la volonté, mais qui la calme; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire; qui ne chatouille pas le cœur dans sa surface, mais qui l'attire tout entier à Dieu par son centre ?

Voyez les liessees, les transports, les chants de cette cité triomphante : c'est de là que Jésus-Christ nous a apporté un commencement de la gloire dans le bienfait de la grâce; un essai de la vision dans la foi; une partie de la félicité dans l'espérance; enfin un plaisir intime [dans la paix d'une bonne conscience] : et si ces plaisirs ne sont pas tout à fait sensibles et satisfaisants, aussi n'en est-ce pas encore le temps.

#### TROISIÈME POINT.

1° C'est le temps du voyage; [et celui qui se livre aux plaisirs, au lieu d'avancer perd de vue le terme où il doit tendre, et ne saurait y arriver.] 2° C'est le temps de rendre compte de ses actions. Celui qui est toujours en joie pense-t-il quelquefois aux grandes affaires qu'il a, et combien les ris excessifs et les jeux perpétuels siéent mal à ceux qui doivent être présents devant le tribunal de Jésus-Christ ? La joie quand vous

<sup>1</sup> De Spect. n° 29.



serez absous. 3° C'est le temps du combat, et [les plaisirs ne sont propres qu'à nous énerver et nous réduire dans l'impuissance de vaincre.

4° « C'est le temps de travailler à sa guérison, « et non le temps de se livrer aux plaisirs : » *Sanitatis tempus est, non voluptatis*<sup>1</sup>. [Il faut réprimer ces] appétits irréguliers qui sont causés par la maladie, [et qui ne peuvent que l'entretenir ou l'augmenter si l'on se prête à les satisfaire.]

Il y a des maux qui nous blessent, il y a des maux qui nous flattent : ceux-là nous les devons supporter ; ceux-ci nous les devons modérer : le premier, par la patience et par le courage ; le second, par la tempérance et par la retenue. Et les maux qui nous affligent nous servent à corriger ceux qui nous flattent, parce que la force de ces derniers est dans le plaisir, et que la pointe du plaisir s'époussé par la souffrance [qui en est] le contraire : *Alia quæ per patientiam sustinemus, alia quæ per continentiam refrænamus*<sup>2</sup>. C'est ainsi que nous faisons servir d'instrument à la justice la peine du péché : *In usus justitiæ peccati pœna conversa est*<sup>3</sup>. Un malade ne songe pas au plaisir ; trop heureux de recouvrer la santé : [et pour l'acquiescer il consent de se soumettre à un] régime [exact et sévère. Telle est la conduite que nous devons suivre.] *Nostræ cœnæ, nostræ nuptiæ nondum sunt. Non possumus cum illis discumbere, quia nec illi nobiscum*<sup>4</sup>. « Le temps de nos festins, de nos noces, n'est pas encore venu. Nous ne pouvons nous réjouir avec les mondains, parce qu'ils ne pourront aussi se réjouir avec nous. » Viendra le temps de notre banquet ; l'Époux viendra, et il leur sera dit : *Nescio vos* : « Je ne vous connais pas » ; et nous entrerons en la joie de Notre-Seigneur. Nous ne la connaissons que par espérance : mais alors nous en aurons la possession véritable. *Amen.*

<sup>1</sup> *S. Aug. Serm. LXXXVII, n° 13, t. v, col. 468.*

<sup>2</sup> *Ibid. cont. Julian. lib. v, n° 22, t. x, col. 640.*

<sup>3</sup> *Ibid. de Civit. Dei, lib. XIII, cap. IV t. VII. col. 328.*

<sup>4</sup> *Tertull. de Spect. n° 28.*

<sup>5</sup> *Matth. XXV, 12.*

## SERMON

POUR

## LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES,

PRÊCHÉ DANS LA CATHÉDRALE DE MEAUX A L'OUVERTURE D'UNE MISSION EN 1692 \*.

Mépris que nous devons faire du monde pour aller à Dieu. Obligation de toujours croître en amour et en perfection durant le cours de cette vie. Deux sortes de tristesses : celle qui est le partage des enfants de Dieu. Dispositions dans lesquelles nous devons entrer lorsque Dieu nous frappe. Sentiments de pénitence nécessaires pour obtenir l'indulgence du jubilé. Stabilité essentielle à la vraie pénitence ; amour, seul capable de produire une solide conversion.

Vado ad Patrem meum.

*Je m'en vais à mon Père.* Joan. XVI, 16.

Notre-Seigneur, mes chers frères, dit cette parole en la personne de ses fidèles, aussi bien qu'en la sienne ; et pour nous donner la confiance de la répéter avec lui, il a dit en un autre endroit : « Je monte vers mon Père, et vers votre Père ; vers mon Dieu, et vers votre Dieu<sup>1</sup>. » Son Père est donc le nôtre aussi, quoiqu'à titre différent : le sien par nature, et le nôtre par adoption ; et nous pouvons dire avec lui : « Je m'en vais à mon Père. » Je puis même ajouter, mes chers frères, que cette belle parole nous convient, en un certain sens, plus qu'à Jésus-Christ : puisque, vivant sur la terre, il était déjà avec son Père, selon sa divinité ; et que, même selon sa nature humaine, son âme sainte en voyait la face. Il était toujours avec lui ; et dans un temps où il semblait encore éloigné de retourner au lieu de sa gloire avec son Père, il ne laissait pas de dire : « Je ne suis pas seul, mais mon Père, qui m'a envoyé, et moi, sommes toujours ensemble<sup>2</sup>. »

C'est donc à nous qui sommes vraiment séparés de Dieu, c'est à nous, mes bien-aimés, à faire un continuel effort pour y retourner ; c'est à nous à dire sans cesse : « Je vais à mon Père : » et comme cette parole marquait la consommation du mystère de Jésus-Christ dans son retour à sa gloire ; elle marque aussi la perfection de la vie du chrétien, dans le désir qu'elle nous inspire de retourner à Dieu de tout notre cœur.

Pénétrons donc le sens de cette parole : concevons, premièrement, ce que c'est que d'aller à notre Père ; voyons, en second lieu, ce qui nous doit arriver en attendant que nous y soyons ;

\* Nous n'avons point le manuscrit original de ce sermon. Il a déjà été imprimé dans un recueil de *Lettres et d'Opuscules de Bossuet*, 1748, 2 vol. in-12. Il est placé au t. II, p. 92 et suiv.

<sup>1</sup> *Joan. XX, 17.*

<sup>2</sup> *Ibid. VIII, 16.*

et comprenons, en dernier lieu, quel bien nous y aurons, quand nous y serons parvenus : tout cela nous sera marqué dans notre évangile ; et je ne ferai que suivre pas à pas ce que Jésus-Christ nous y propose.

## PREMIER POINT.

« Je m'en vais à mon Père. » C'est l'état d'un chrétien d'aller toujours : mais d'où est-ce qu'il part, et où est-ce qu'il doit arriver ? Saint Jean nous le fait entendre par cette parole : « Jésus sachant que son heure était venue, de passer de ce monde à son Père... » N'en disons pas davantage : nous devons faire ce passage avec Jésus-Christ. « Je ne suis pas du monde, dit-il, « comme ils ne sont pas du monde<sup>1</sup>. » Ainsi, selon sa parole, vous n'êtes pas du monde : quittez-le donc, marchez sans relâche ; mais marchez vers votre Père. Voilà les deux raisons de votre passage : la misère du lieu d'où vous partez ; et la beauté de celui où vous êtes appelés.

Saint Paul, pour nous exprimer le premier : « Le temps est court<sup>2</sup>, » dit-il. Le temps est court ; si vous ne quittez le monde, il vous quittera : il reste donc que celui qui est marié, « soit comme ne l'étant pas ; et ceux qui pleurent, « comme ne pleurant pas ; et ceux qui se réjouissent, « comme ne se réjouissant pas ; et ceux qui achètent, « comme n'achetant pas ; et ceux qui usent de ce monde, « comme n'en usant pas : » parce que la figure de ce monde passe<sup>3</sup>. » Comme s'il disait : Pourquoi voulez-vous demeurer dans ce qui passe ? vous croyez que c'est un corps, une vérité ; ce n'est qu'une ombre et une figure, qui passe et qui s'évanouit : ainsi, en quelque état que vous soyez, ne vous arrêtez jamais. Les liaisons les plus fermes et les plus saintes, telle qu'est celle du mariage, trouvent leur dissolution dans la mort : vos regrets passeront comme vos joies ; ce que vous croyez posséder à plus juste titre, vous échappe à quelque prix que vous l'avez acheté : tout passe malgré qu'on en ait.

« Mais c'est autre chose, dit saint Augustin<sup>4</sup>, « de passer avec le monde, autre chose de passer du monde pour aller ailleurs. » Le premier, c'est le partage des pécheurs : malheureux partage, qui ne leur demeure même pas ; puisque si le monde passe, ils passent aussi avec lui. Le second, c'est le partage des enfants de Dieu ; qui, de peur de passer toujours, ainsi que le monde, sortent du monde en esprit, et passent pour aller

à Dieu. Domaines, possessions, palais magnifiques, beaux châteaux, pourquoi voulez-vous m'arrêter ? vous tomberez un jour ; ou si vous subsistez, bientôt je ne serai plus moi-même pour vous posséder : adieu ; je passe, je vous quitte, je m'en vais, je n'ai pas le loisir d'arrêter. Et vous, plaisirs, honneurs, dignités, pourquoi étalez-vous vos charmes trompeurs ? je m'en vais ; en vain vous me demandez encore quelques moments, ce reste de jeunesse et de vigueur : non, non, je suis pressé : je pars, je m'en vais : vous ne m'êtes plus rien. Mais où allez-vous ? Je vous l'ai dit, je m'en vais à mon Père : c'est la seconde raison de hâter mon départ.

Le monde est si peu de chose, que les philosophes l'ont quitté sans même savoir où aller : dégoûtés de sa vanité et de ses misères, il l'ont quitté ; ils l'ont quitté, dis-je, sans même savoir s'ils trouveraient, en le quittant, une autre demeure où ils pussent s'établir solidement. Mais, moi, je sais où je vais : je vais à mon Père. Que craint un enfant, quand il va dans la maison paternelle ? Ce malheureux prodigue, qui s'était perdu en s'en éloignant, et qui s'était jeté en tant de péchés et en tant de misères, trouve une ressource, en disant : « Je me lèverai, et je retournerai chez mon Père<sup>5</sup>. » Prodiges, cent fois plus perdus que le prodigue de l'Évangile, dites donc : Je me lèverai, je retournerai ; mais plutôt ne dites pas : Je retournerai, partez à l'instant. Jésus-Christ vous apprend à dire, non pas : J'irai à mon Père ; mais : J'y vais, je pars à l'instant : ou si vous dites, Je retournerai, avec le prodigue, que cette résolution soit suivie d'un prompt effet, comme la sienne ; car il se leva aussitôt, et il vint à son Père. Dites donc dans le même esprit, Je retournerai à mon Père : là les mercenaires, les âmes imparfaites, ceux qui commencent à servir Dieu, et qui le font encore par quelque espèce d'intérêt, ne laissent pas de trouver dans sa maison un commencement d'abondance ; combien donc en trouveront ceux qui sont parfaits, et qui le servent par un pur amour ! Allez donc, marchez : quand le monde serait aussi beau qu'il s'en vante, et qu'il le paraît à vos sens, il le faudrait quitter pour une plus grande beauté, pour celle de Dieu et de son royaume. Mais maintenant ce n'est rien, et vous hésitez ; et vous dites toujours : J'irai, je me lèverai, je retournerai à mon Père : sans jamais dire : Je vais.

Mais, enfin, supposons que vous partiez ; vous voilà dans la maison paternelle. Attiré par les sensibles douceurs d'une conversion naissante, vous y demeurez : c'est le veau gras qu'on vous y a

<sup>1</sup> *Joan. XIII, 1.*

<sup>2</sup> *Ibid. XVII, 16.*

<sup>3</sup> *I. Cor. VII, 29.*

<sup>4</sup> *I. Cor. VII, 29, 30, 31, 32.*

<sup>5</sup> *In Joan. Tract. LV, n° 1, t. III, part. II, col. 653.*

<sup>5</sup> *Luc. XV, 15.*